

Cédric Morgan

Les sirènes du Pacifique

roman



M E R C U R E D E F R A N C E

DU MÊME AUTEUR

CET HIVER-LÀ, Phébus, 1990

LES AILES DU TIGRE, Phébus, 1993

L'ENFANT PERDU, Phébus, 1996

LE BONHEUR EN DOUCE, Phébus, 1998

LE BLEU DE LA MER, Phébus, 2003

OUBLIER L'ORAGE, Phébus, 2005

KAFKA RAMAIT LE DIMANCHE, Phébus, 2009

UNE FEMME SIMPLE, Grasset, 2014

LE GOÛT DU VENT SUR LES LÈVRES, Les Escales, 2017

Poèmes, in revue *Caravanes*, Phébus

LES SIRÈNES DU PACIFIQUE

Cédric Morgan

LES SIRÈNES
DU PACIFIQUE

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

*À Marie-France,
pour sa patience*

*De temps en temps
Les nuages nous reposent
De tant regarder la lune.*

BASHŌ
(XVII^e siècle)

Yumi se tenait là dans le noir, derrière la petite maison qu'une étroite terrasse prolongeait du côté de la montagne. Elle tendait son visage vers le ciel, comme on fait pour se réchauffer sous un soleil d'hiver.

Chaque soir, sauf s'il pleuvait, elle venait là.

Tourterelle solitaire et silencieuse, son attention en éveil voguait de l'immensité du firmament à l'hésitante avancée, sur le bois de la rambarde, d'une chenille acrobate.

Elle songeait avec satisfaction qu'elle aurait sept ans au début de l'an nouveau. Elle était née l'année du grand tremblement de terre du Kantō qui avait détruit Tōkyō. Chaque fois qu'il était question de sa naissance on lui rappelait l'événement; elle avait six mois.

Aux beaux jours, elle trouvait là, derrière la maison, un peu de fraîcheur, son *yukata*¹ clair orné de petits motifs géométriques d'un bleu-vert océan frémissait doucement à la brise; dessous elle était nue. L'hiver, elle affrontait le

1. Sorte de peignoir léger en coton qu'on appelle parfois « kimono d'été ».

froid, peu mordant à cette latitude, dans une longue veste matelassée, couleur châtaigne.

L'éclairage de la lune, tamisé par l'incursion d'un nuage, enveloppait la silhouette de l'enfant et, dans le halo de son visage, par la fente étirée des yeux quasi sans paupières, deux billes d'obsidienne fixaient l'obscurité.

L'été touchait à sa fin mais les nuits héritaient encore de la chaleur du jour. Le jour qui s'esquivaît tôt toute l'année. Sur le coup de 6 heures un rapide crépuscule répandait une ombre noire sur l'ensemble du ciel — en écolier étourdi qui renverse l'encrier sur sa page.

Elle guettait la lente apparition des étoiles. Elle n'avait accès qu'à un pan de l'espace, celui que dégageaient le toit d'écorce, et, du côté opposé, la pente sévère du relief qui s'élevait à moins de trente pas.

Sur le territoire du village de Toshi-chō les constructions avaient poussé là, champignons après la pluie, et se serraient entre la côte et le versant montueux l'une contre l'autre tels des oisillons au nid.

Une première tête d'épingle perça le drap sombre du ciel, clignotant faiblement. Puis en quelques minutes ce point papillotant se renforça telle une braise sur laquelle on souffle et bientôt il resplendit, piqueté tout là-haut, où sa lueur vive bien que vacillante marquait maintenant, droit au-dessus, le sommet de l'étendue.

Tour à tour, d'autres pointes lumineuses sortirent de l'obscurité, comme une troupe en marche révélée rang par rang à l'approche d'un lampadaire.

À force de fixer la profondeur de la nuit, elle éprouvait

parfois la puissance d'un vide qui l'aspirait — cet effroi qui vous saisit à se pencher très loin par-dessus le garde-corps d'un pont au-dessus d'une rivière tumultueuse. Elle ne craignait pas de s'y perdre, confiante dans la force de gravité de sa vie. Son existence était ancrée ici, sur cette île où la terre était sa maison, la mer son jardin.

Il lui arrivait déjà, quelquefois, de réfléchir à son sort et elle aimait se comparer à une fourmi sur la colline, une algue au fond de l'océan. En vie parmi des millions et des millions de semblables, et cependant possédant sa place dans le monde, son rôle, son utilité. Fétu de paille, mais au cœur du toit de chaume.

Au sol, une flaque laissée par la dernière averse formait une petite mare dérisoire et pourtant la totalité du ciel s'y reflétait. De même, Tōshijima, où elle vivait — qui sur la carte du Japon est figurée par un point à peine repérable, sans indication de nom, et qu'on distinguait difficilement de la ligne de côte, au sud-est du Honshū —, cette île qui se résumait à trois gros bourgs, dont Toshi-chō, le plus important et le port de pêche le plus animé, remplissait tout son univers.

Dans la paix d'un renforcement de ruelle, le logis de la famille Kitayama formait la dernière bâtisse avant la montagne, et la plus éloignée du rivage.

Ici, il suffisait à Yumi d'étendre un bras pour toucher la réalité du monde, et l'autre pour frôler l'immensité des étoiles.

Elle savait ce qu'elle venait chercher, après le dîner,

et qui patientait dans l'ombre : une sensation, une joie qui n'avait pas de nom et dont la seule existence se suffisait. Elle écoutait les grillons qui étaient partout alentour, leur chant exultant, leur appel ivre de vie. Leur craquetante pulsation l'encerclait telle une brume sonore, l'isolait, la noyait dans son impalpable ardeur.

Par brefs instants tous se taisaient brutalement. Alors elle avait l'impression d'avoir franchi un bras de mer, de poser le pied sur un autre rivage. Il ne restait de la traversée qu'une buée légère sur ses lèvres. Comme d'avoir couru.

Deux pas suffisaient hors de la pièce commune pour qu'elle se retrouve face à la montagne. Elle refermait avec soin derrière elle le *shoji*¹ et c'était comme si elle embarquait sur le navire de la nuit. Secrètement emportée dans l'apparent surplage des planètes au sein de l'infini.

Autour d'elle dans le noir se dressait un monde d'avant les hommes, habité du grésillement des insectes, du bruit des vagues et des souffles mêlés qui étaient la respiration immense de l'océan.

Certains soirs Tsukiko rejoignait sa fille sur la terrasse et un moment partageait son voyage immobile. Et, les nuits de pleine lune, les hommes de la famille, le frère aîné, Noboru, et Izuho, le père, aimaient s'associer à cette contemplation. Chez eux elle n'était pas réservée à la saison des moissons.

Tous communiaient en silence, remplis d'un respect

1. Porte ou paroi coulissante en papier de riz translucide tendu sur un cadre de bois.

intuitif de la nature, d'un sentiment diffus de reconnaissance pour ce qui se tenait là, croissait, vivait.

Sur la minuscule terrasse, toutes les têtes étaient levées vers la lune. Sans dire un mot, le père, la mère, le fils, la fille et les fleurs pâles, en forme de grelots, de l'*asebi*¹, qui caressaient le bois de l'étroit balcon. Et tous — excepté peut-être les fleurs — conscients d'être habités du mystère, simple et pourtant insondable, d'exister. Chacun dans sa portion de l'espace, du temps, du vide et de l'intensité.

Insensiblement la végétation, les maisons à l'entour, les roches grises, fondues jusque-là dans les ténèbres, sortaient de la masse d'ombres et semblaient se rapprocher, familières, paisibles, tels de lourds animaux, ici couchés, là debout, rassemblés pour la nuit.

Quand l'amorce d'une pensée étrangère à ce moment (fantôme d'un souci, parfum d'un souvenir) se profilait au seuil de la conscience, par réflexe chacun la repoussait. Garder l'esprit vacant s'imposait pour prémunir cet instant suspendu, en harmonie avec le tout.

Oubliés les péripéties, les incidents, les contrariétés diurnes. On savourait la paix d'après le jour, d'après le travail, dans la proximité des siens, du repos. Avec la certitude de l'aube à venir.

Le vent apportait par bouffées l'odeur du sel et le parfum d'épices lointains du Pacifique qui triomphaient,

1. Arbuste à feuillage persistant, aux fleurs blanches odorantes et en longues panicules.

selon la direction des rafales, du relent entêtant des installations de l'atelier de poisson séché.

Le bruit horloger des vagues contre le brise-lames en cours de construction, accru de son écho répercuté par la montagne, rivalisait avec l'acharnement forcené des grilons à polir les barreaux de la nuit.

Ici et là l'arrondi d'un appentis, le reflet d'une vitre, d'une tuile vernissée, la surface humide d'un toit accrochaient la lueur d'un lampadaire distant ou la pâleur de la lune.

Agités par un regain de brise, le bout des rameaux du cerisier, les fleurs du camélia chuchotaient soudain contre les volets. La pierre de l'évier, installée dans la ruelle faute d'espace à l'intérieur, silhouette massive et blafarde, dragon paisible, montait la garde sous le minuscule auvent de l'entrée.

Tout était à sa place, témoignait d'un ordre des choses bienvenu, immuable, satisfaisant.

Dans une île tous les chemins mènent à la mer. Sa présence, à Tōshijima, se constatait partout. Son ressac résonnait au creux des bois, loin des rivages. Le raclement des vagues sur les galets, le frottement des sables au fond des baies gravissaient les pentes, dévalaient les vallons et s'entendaient des sommets aux rizières en contrebas.

Depuis qu'elle allait à l'école, Yumi avait appris que les îles du Japon n'étaient pas nées des gouttes d'eau tombées de la lance endiamantée qui avait fendu l'océan depuis un pont céleste, comme le suggéraient les histoires que lisaient les grand-mères à leurs petits-enfants. Familier des tremblements de terre depuis l'enfance, tout habitant de l'archipel imaginait sans peine que les terres émergées résultaient de la poussée du magma en un temps d'avant l'homme.

À une demi-heure de bateau de Toba, ville portuaire au sud-est du Honshū, côté Pacifique, Tōshijima était un rocher surgi de la mer.

Ses flancs reverdis, couverts de forêts, s'avançaient dans l'océan le long de caps et de presqu'îles qui s'étendaient de tous côtés. Ici une falaise plongeait à pic dans l'océan, là des éboulements enserraient une anse exigüe. Peu de sentiers pour se rendre sur ces rivages, pour nombre de criques l'accès se limitait à une arrivée par la mer.

Une route étroite traversait l'île de part en part, elle quittait Momotori, le village sur la côte ouest, suivait la côte nord un moment, puis se dirigeait vers le sud, montait et descendait entre deux crêtes, zigzaguait pour relier, cinq kilomètres plus loin, Wagu, le village au sud-est. Là, elle longeait le port où les barques amarrées, nez au quai, agitées sous les vagues qui ont contourné la jetée, avaient des airs de chevaux à l'attache, impatients du retour de leurs cavaliers.

La route ressortait de Wagu par le nord, empruntait une forte montée, puis prenait la pente jusqu'à l'entrée de Toshi-chō, le troisième village, qu'elle abordait par le bassin le plus modeste de son port. Elle le dépassait pour gravir un dos-d'âne, revenait au niveau de la mer et accompagnait la configuration d'un deuxième bassin, plus vaste, jusqu'à la pointe rocheuse qui le conclut.

Le cœur du village se tenait là dans les maisons basses encloses entre l'eau et la montagne.

Au-delà, la route laissait place à un sentier qui suivait un temps la côte, contournait la pointe et finissait sa course contre le haut mur du promontoire qui fermait, définitif, la baie. La falaise battue par les flots interdisait d'aller plus loin.

À cinq cents mètres au large, l'îlot d'Onakayama dressait

sa bosse couronnée de pins rouges. Dans la passe s'engouffraient de forts courants de marée.

La population de l'île s'était accommodée de l'espace qui lui était mesuré pour bâtir ses habitations, les unes contre les autres, que distribuaient des passages si étroits qu'ils méritaient à peine le nom de venelles. Une brouette, un petit chariot y circulaient de justesse.

Dans chacun des trois villages le pouls de la vie locale battait autour des longues barques remontées sur la rive et des bateaux étroits accostés aux quais, instruments de travail avec lesquels chaque famille s'efforçait d'exploiter l'unique richesse du lieu, la générosité de ses eaux.

Pour qui venait du large, Tōshijima se tenait en avant-garde de la baie d'Ise. De celle-ci le liséré gris de la côte bordait l'horizon, suivi au plein nord d'un trait jaune qui marquait, plus proche, la péninsule de Chita.

À l'opposé, en direction de l'est s'ouvrait le large où la silhouette de Kamishima émergeait, majestueuse, dans une brume arachnéenne. Sa topographie se résumait au mont qui l'avait hissée au-dessus des flots. Ses habitants avaient dû creuser d'innombrables marches dans la roche pour étager, le long de ruelles pentues et sinueuses, leurs logis. Tous rassemblés sur le versant ouest, le moins vertigineux.

Les pêcheurs de Tōshijima sillonnaient les eaux proches de leurs côtes et se tenaient à mi-distance de Kamishima. Debout à la barre, penchés sur leurs lignes ou leurs filets, songeaient-ils quelquefois aux batailles sanglantes qui avaient longtemps opposé leurs ancêtres à leurs voisins, pour se disputer les lieux de pêche ?

Yumi était grande pour son âge. Dans la cour de récréation elle dépassait d'une tête ses camarades. Et déjà elle possédait un ascendant naturel. La réalité sautait aux yeux : c'était toujours elle qui décidait des jeux, des promenades, des temps morts où l'on ne faisait rien, de l'heure de se retrouver, de se quitter.

Chaque fois qu'elle n'avait pas école, Yumi accompagnait sa mère à la pêche. Et même les jours de classe, à peine la clochette annonçant la sortie avait-elle fini de résonner qu'elle s'était envolée pour rejoindre l'*amagoya*, la hutte des *ama*¹, sur la côte. Elle y était accueillie joyeusement par les plus âgées qui se reposaient près du feu. Sa maman était en mer, à plonger au large.

En 1930, son anniversaire ne fut pas célébré au jour de sa naissance, en janvier, mais le 15 novembre, pour la fête des

1. Littéralement « femmes de la mer », nom donné aux femmes qui plongent en apnée pour récolter principalement des mollusques et des algues; l'activité des *ama* est une tradition millénaire.

Cédric Morgan

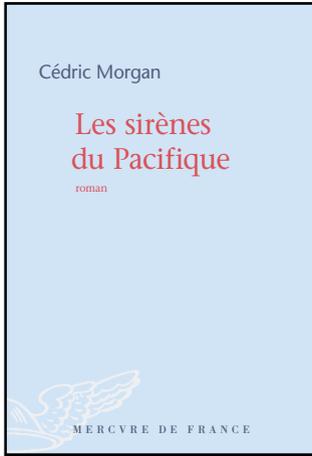
Les sirènes du Pacifique

À deux cents mètres du rivage, la troupe dispersée commença de plonger. Tête en avant, comme des cormorans. Un court instant les jambes s'agitaient hors de l'eau, puis les pieds offraient brièvement leur dessous clair, deux mouettes blanches qui s'ébrouent, avant de s'enfoncer et disparaître. Contempler de loin les allées et venues de leurs mamans au travail fascinait les fillettes. Yumi suivait des yeux les plongeuses qui refaisaient surface, une main brandissant, vertical, leur outil. Cette lame de fer terminée en crochet servait à attraper oursins et gastéropodes.

Yumi vit sur l'île Toshijima, au Japon. Sa mère est une *ama*. Cette activité consiste à plonger en apnée en eaux profondes pour recueillir ormeaux, huîtres et autres coquillages très prisés des Japonais. Dévolu aux femmes selon une tradition millénaire, ce métier dangereux leur confère une aura indéniable. Sur les traces de sa mère, Yumi veut donc devenir une *ama* respectée.

Bientôt, Yumi rencontre l'amour en la personne de Ryo, l'instituteur : le bonheur semble à sa portée. Hélas, la Seconde Guerre mondiale éclate, Ryo est mobilisé et disparaît... Yumi doit se résoudre au mariage arrangé avec Hajime.

À travers le destin de Yumi et son initiation au métier d'*ama*, Cédric Morgan propose aussi un tableau du Japon et de ses traumatismes : le départ des hommes à la guerre, la reddition humiliante, les non-dits autour des bombes atomiques, et l'entrée dans une certaine « modernité ».



Les sirènes du Pacifique
Cédric Morgan

Cette édition électronique du livre
Les sirènes du Pacifique de Cédric Morgan
a été réalisée le 31 mars 2021
par les Éditions Mercure de France.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782715254770 - Numéro d'édition : 367632)
Code Sodis : U38293 - ISBN : 9782715257078
Numéro d'édition : 394365